

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Guy STUDER

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1950, tome 48, p. 51-54

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CHRONIQUE DU COLLEGE

Donc, malgré l'un de ces adages bien connus, où a l'habitude de se condenser la sagesse de l'univers, « In vino Hilaritas », Humanités ne fêta pas la Saint-Hilaire. Tout saint qu'on soit, il faut bien admettre en effet qu'on ne peut déceimment se fêter un vendredi 13 : louons dès lors nos gens de n'avoir pas attiré sur eux les effarements de Jupin. Ceux de leurs professeurs suffisent... S. Jean Chrysostome, lui, eut la délicatesse de tomber, sans doute pour ne pas froisser son compère d'Eglise, un vendredi également, mais 27 celui-là, ce qui réduisit de bonne moitié les inconvenients, en les limitant à des dégâts purement gastronomiques, comme l'absence obligatoire de viande. Ce détail de cuisine fut largement compensé par d'autres, plus savoureux, que je vous épargnerai, en cette ville de Bex que les Rhétoriciens avaient choisie pour leur promenade, à cause des cimes majestueuses qui... (voir les affiches). Singulière façon, direz-vous, de rappeler l'abstinence des saints que de trinquer ainsi à leur santé ! Que S. Sébastien vous rassure, lui qui trouve qu'après tout, les plaisirs de la table « cela vaut mieux que d'attraper la scarlatine », puisque c'est à une lointaine peste en Agaune que nous devons le spectacle d'une distribution de pain béni, après la procession dans les rues de la ville. Le microbe ne semble pas avoir perdu avec l'âge tout effet nocif, puisque le matin même, par une frappante coïncidence, plusieurs externes durent garder le lit. Peut-être était-ce là une manière d'échapper à la tentation des étalages, contre quoi le prédicateur nous mit en garde : en tout cas, on l'écouta si bien que Bulliard ne se rappelait même plus la marque de la bouteille exposée dans la première vitrine (vous savez bien, à gauche) et Bruchez en oublia le prénom de la grande actrice du film d'alors.

La sagesse populaire dit encore : « Le cordonnier est toujours le plus mal chaussé » ; à quoi nous pouvons ajouter aujourd'hui : et le directeur de chant, le moins chanté, puisque M. Marius Pasquier qui célèbre ses confrères par les voix de son chœur mixte, fut célébré par la seule fanfare. Mais on fit tant et si bien que les coups de grosse caisse nous consolèrent des angelots-sopranos absents et des sanglots longs des violons. Pendant que nous sommes dans ce royaume des sons, nous nous en voudrions de ne pas souligner l'évidente musicalité du compliment que J.-C. Gressot adressa à son surveillant, dans une envolée mystique, mi-poétique. Les Grands exprimèrent encore

leur reconnaissance par le truchement des cuivres : ce n'est pas là une des manières les moins émouvantes de toutes celles que les hommes, au cours des âges, ont découvertes pour manifester leur âme, en soufflant par exemple leurs sentiments à pleins poumons au travers de morceaux de fer recourbés. La joie dès lors s'insinue avec force dans le tympan et, plus moyen de la déloger. Le blond sourire de M. Allimann en réponse à cette aubade crépusculaire l'a bien démontré. Ce n'est pas exactement le moyen que M. Schneeberger employa pour nous charmer dans une très belle audition, donnée sous les auspices des Jeunesses Musicales. Pour la circonstance, je cède la plume à Gabriel Ispérian qui a fort bien traduit, par voie de presse, ce que cette soirée nous a apporté :

« ... Quelle reconnaissance ne lui devons-nous pas, à lui, presque un des nôtres ! qui ne s'est pas contenté de s'enfuir dans le monde très intérieur de la musique, mais a voulu simplement — sans plus connaître les catégories du facile ou du difficile — nous communiquer son expérience d'artiste sincère. Son art, qui, après le concert, nous laisse émerveillés, nous libérait alors du temps, du lieu et de nous-mêmes... »

Chez Lucky, ce récital engendra une espèce de nostalgie musicale dont nous retrouvons comme un poignant écho en ses efforts désespérés pour chanter juste. Le surlendemain déjà, on l'a vu se précipiter, un poste de radio sous le bras, dans une obscure salle au bas de l'échelle Commerciale : à le contempler, vous n'auriez pas douté un moment qu'il ne fût à la fois de ce morceau de directeur, le compositeur et surtout le préposé à la batterie. Son petit frère, depuis qu'il a sagement passé à l'internat, préfère des morceaux plus substantiels qui tachent le papier de taches grasses, et chargent l'air d'effluves laiteux, le tout maternellement emballé dans la serviette du grand frère, entre Démosthène et Cicéron. C'est quelques jours après cette histoire de tartines qu'on a commencé à tourner les pelouses du collège, où une exploitation plus rationnelle va remplacer le traditionnel gazon-épinard, si apprécié de nos gourmets, par une herbe-laitue, plus riche en vitamines et reposant davantage la vue, entre deux heures de classe.

Mais j'ai hâte de vous parler de l'événement le plus marquant de la saison et de la région, j'ai nommé : « Le Héros de la Paix ». Ne cherchez point ici une critique théâtrale, mais seulement quelques impressions, en vrac, et si quelque malice nous échappe à la volée, tout le monde quand même devra être content, puisque ceux-là même dont le nom ne figure pas ici s'en estimeront heureux. Disons tout d'abord que les acteurs

— et surtout les actrices — furent en général à la hauteur de la pièce. Reste, comme dirait notre professeur de mathématiques, à trouver la hauteur. Cela commence déjà très joliment par une toilette de jeune mariée. Oh ! ne craignez rien : le rideau ne se lève qu'au moment où la maman même a bien de la peine à loger encore une épingle ! Là-dessus, un groupe d'enfants-modèles fait une gracieuse irruption sur scène. Ils sont aussi sages sur les planches qu'un élève moyen de la section des Petits en étude. Et dire qu'on leur reproche de crier si fort ! Mais que diriez-vous, ma pauvre Madame, si vous étiez surveillant ?

Au milieu de tout ce joli monde, on comprend que Nicolas ait de la peine à se faire ermite. Aussi n'avons-nous pas été autrement surpris, jeudi, de le voir jouer — après une matinée « claquante » — avec ses cheveux naturels, diablement plus sympathiques que la vieille perruque à moitié chauve. Mais, passons. Certains spectateurs ont été particulièrement friands du dialogue de Parvex, le chef des rebelles à tambour sans trompette, avec Deferr : on en a même vu qui prenaient des notes à ce moment-là. Renseignements obtenus, ces spectateurs appartenaient à un groupe voué à l'étude des dialectes valaisans. Quant à Gut, pensez-vous que le diable s'enfuirait à son signe de croix ? Admirons tout de même sans réserve sa dignité imperturbable, dont il ne se départit même pas quand Elise tire sur son manteau, aussi fort que Madame Putiphar sur celui de Joseph. Pour un vieillard, Thorens me rappelle singulièrement la verte jeunesse des Pâquis, et me semble attacher une importance hors de saison à la ligne de sa jambe.

Une bonne partie de la pièce (et pas la moins bonne) se passe à la cantonade, et c'est, sinon la plus intéressante, du moins la plus sonore : on y reconnaît parfois la voix du metteur en scène, qui joue tous les rôles en coulisse avec forces gestes et mimiques appropriées. Parfois le fluide qu'il veut ainsi infuser aux acteurs reste accroché à un coin de décor. N'oublions pas les machinistes et les bruiteurs, gens aussi dévoués qu'obscurs. « Te rappelles-tu, disait Eugène à une gente compagn(i)e, te rappelles-tu ces hennissements à la cantonade ? Eh bien, ma chère, c'est moi qui faisais l'âne. » Il semble hélas ! que quelques bruiteurs se fussent égarés dans la salle pendant les productions de l'orchestre. Beaucoup discutent alors, comme on discute avec sa femme, par-dessus le bruit du moulin à café. A ceux-là nous nous permettons de suggérer gentiment qu'ils restent l'année prochaine près de leur fourneau. Fut-ce mesure de représailles, ou forme d'humilité musicale ? Toujours est-il qu'on remarqua, lors d'une audition d'entracte, l'exceptionnelle

discrétion des deux contrebasses, qui poussèrent la modestie jusqu'à l'effacement complet : leur présence en devint à ce point irréaliste, qu'on a tendance à croire ceux qui affirment les avoir aperçus au même moment dans un établissement public de la ville.

Il semble bien que l'intérêt n'aille pas en diminuant, à mesure qu'on s'écarte de la scène. Si nous quittons les coulisses, la rue d'après le théâtre offre un égal spectacle. C'est ainsi que j'aperçus Elise et Dorothée, toutes deux fort pressées, qui s'en allaient rejoindre, comme l'une d'elles disait : « le beau Monsieur. » Or, c'était un curé, et pas celui de la pièce, je vous prie : l'expert-comptable de l'Agaunia, M. le Chanoine Brouchoud, s'en allait avec nos actrices bras dessus, bras dessous (les actrices, bien sûr !) vers un proche tea-room, où, soucieux bientôt de la dignité de robe (la sienne), il les confia à Pierrot Felley : étrange et brusque transition que ce passage du plus beau noir au rouge le plus fou.

A signaler encore la présence d'un turbulent trio féminin — côté spectateur, trice — renforcé par deux compatriotes de la capitale : les lascars n'avaient pas l'air de se douter qu'une langue est suffisante pour une femme et venaient leur apporter le secours de voix harmonieuses, jusqu'à ce qu'une exclamation du public les réduisît tous, et toutes, au silence. Le même soir, le même trio, genre rats-de-cave de Saint-Germain-des-Prés, pénétra « suaviter ac fortiter » au réfectoire du Collège. Comme chacun sait que l'Agaunia éduque bien son monde, personne ne s'étonna de voir un de ses membres se lever pour inviter fort civilement les chaussettes rayées et manteaux vagues à partager le repas du soir.

Et voici, pour finir, quelques nouvelles du temps.

Des esprits brouillons, il y en a eu et il y en aura toujours, mais comme celui-là... Il ne laisse jamais les choses comme il les trouve, jette un froid en pleine chaleur, et ce qui est de glace, il le fond. On le sent venir : la veille déjà, l'énerverment de sa proche présence agace d'ores et déjà le corps enseignant et le corps enseigné, quand il ne trouble pas leur foie. Le lendemain, il met du plomb dans l'aile gauche du Collège, section des Petits. Vous l'avez tous reconnu : c'est le fœhn. Triste invention de canton primitif, qui fait tomber les tuiles et travaille les toitures. Dernièrement, n'a-t-il pas soufflé avec tant de violence qu'il a précipité un matou dans les bras d'Anderegg, et Anderegg à la porte de la classe ! Mais ceci est une autre histoire...

Guy STUDER, rhét.